

L'EMPREINTE DES SAISONS, une lecture de Jean-Louis Bernard

Dans le dernier numéro de la **Revue Diérèse n°84, été 2022, p 244, 245, 246**, Jean-Louis Bernard me fait l'honneur d'une lecture sensible de mon livre-catalogue L'EMPREINTE DES SAISONS, édité à l'occasion de mon exposition de septembre 2021 à l'église St Etienne de Beaugency. Belle note assurément qui révèle une compréhension poétique de ma démarche d'artiste. Qu'il en soit ici vivement remercié !

Livre à retrouver dans mon catalogue en ligne sur ce site des éditions.

Liens Babelio

EXTRAIT :

[...] Marie Alloy ne peint pas le visible, ne (de)montre rien, mais donne à voir tout ce qui fait que le monde peut être vu. Elle expose ainsi la visibilité elle-même, qui constitue la communauté des regards. Tableaux qui ancrent l'esprit dans le sensible, en évitant d'asservir le regard à un quelconque point de fuite. Ce regard devient alors seule mesure du temps (sens du lieu égale sens du temps). (Peut-être Marie Alloy, à l'instar de Joë Bousquet pourrait-elle être considérée comme une poète du regard).

Les frontières disparaissent. Frontières entre la couleur et la lumière, entre les formes et les lignes, entre le réel et l'abstrait, entre le dedans et le dehors, entre le tableau et le monde. Marie Alloy écoute la "rumeur des lisières" (titre d'un tableau), à l'affût des signes (ces signes qu'elle priorise par rapport au sens, tout en conservant une trace fossile de ce dernier). [...] J-L Bernard

se progressivement. Le regard, lui, est à un moment quel qui rend le temps nécessaire à la vision. Il s'agit bien ici de tension entre ce qui s'affirme et ce qui efface. Les axes, par le déplacement du regard ou même le décentrage de l'espace qu'ils indiquent, nous résistent (et donc nous enseignent) cette tension.



La peinture de Marie Alloy n'est évidemment ni représentation ni abstraction, plutôt cordon fragile et décomposé relié à un réel fugitif. Ce selon une forme lui permet de prendre du recul pour réécrire l'instant.



Peintures et gravures de rythmes et de sons. Grèce talismanique, liste de halos et de mystérieuses réverbérations, d'espaces flous rendant tangible l'épaisseur de la durée.

Marie Alloy, artiste du flottement, de l'attente, de l'étrange. Même les tableaux aux titres explicites ("Le pont", "La courbe de rive"...) suspendent le temps par dilatation de l'espace, faisant le sujet présent dans un contrepoint onirique entre couleur et regard. Les présences de Marie Alloy sont saturées d'absence.

On se perd moins dans les branches, les feuilles, les sources (pourant quasi invisibles) que dans cette vibration commune à toutes les œuvres, vibration superbe à la limite de la perte, qu'on pourrait éventuellement nommer temps intérieur. Et c'est par cette intériorité inaccessible et cependant tellement appelante que se dessine le pacte décisif qui relie l'artiste à la nature et au temps.



Surtout pas résoudre. À la rigueur dissoudre. Par le silence ou le retour au chaos primordial. Retrouver ainsi sur la toile un peu de la stupeur originelle. Conséquence : totale disponibilité à l'insaisissable, à ce que Pierre Emmanuel appelle "la préiméditation de l'inconnu".



Que ce soit dans ses peintures, gravures ou textes, Marie Alloy ne dit pas tout. Et dans ce "pas tout" qui est dit, il y a un silence qui s'entend, et dans ce silence vient se glisser le horizon de responsabilité, comme si c'était lui qui comblait ce vide. C'est dans ce vide-là, dans ce silence, que se construit la distance qui, liée à la fusion avec le visible (la réalité), permet le rencontre.



Question fondamentale posée dans ce livre, à longueur de tableaux et de pages : que serait poésie et peinture (et l'art en général) si elles ne prenaient soin de l'irresponsable (ce qui était avant les origines), cet irresponsable qui permet de relancer le questionnement (sur la mort, la beauté, le désir...)?



Resseoir ici, quasiment charnellement, cette tension entre soi et le lointain qu'on appelle territoire. Marie Alloy trouve l'espace sans perdre la surface, meilleure (seule ?) manière de préserver le secret essentiel.



Peut-être l'insaisissable est-il là, à portée de regard, à la fois dans l'apparence des commencement et au bord de l'abîme, souffle au revers du silence. Comme si l'artiste entendait, devant la toile blanche, un dialogue avec le vide qui ne peut se terminer qu'à l'apogée du plein (du vide nuit le plein, dit le Tao).

Jean-Louis Bernard

* Éditions Le Silence qui roule, 2021, 88 pages, 20 €.